

« Des pensées sans contenu sont vides, des intuitions sans concepts, aveugles »

Antoine Cantin-Brault, *Université Laval*

Kant le savait déjà très bien à son époque : l'intelligence et la sensibilité ne valent absolument rien si elles sont séparées l'une de l'autre. C'est ce rapport qui, à mon avis, existe entre la philosophie et la littérature. La littérature, bien qu'elle soit une discipline en soi, aurait grand intérêt à se joindre à la philosophie, et la philosophie aurait, elle aussi, avantage à s'appuyer sur la littérature.

Dostoïevski a d'ailleurs, à ce sujet, une phrase très intéressante qui nous servira de point de départ. Aliocha Karamazov discute avec son frère Ivan :

Je pense qu'on doit aimer la vie par-dessus tout.

- Aimer la vie, plutôt que le sens de la vie ?

- Certainement. L'aimer avant de raisonner, sans logique comme tu dis ; alors seulement on en comprendra le sens¹.

Ce passage se laisse difficilement interpréter puisqu'il semble absurde de séparer la vie de son sens. Certes, plusieurs personnes pensent que leur vie ne va nulle part, mais le devenir ne se freine pas et leur vie se dirige vers quelque chose quand même. Ainsi, que l'on croit que notre vie ne va nulle part, c'est déjà lui avoir donné un sens ; de toute façon, la nature se chargera de nous en donner un, peut-être pas celui que l'on aurait voulu, mais un sens quand même. Alors, comment peut-on, comme le fait ici Dostoïevski, séparer, isoler la vie et son sens ? Vivre implique déjà nécessairement un sens alors comment le philosophe doit-il penser ce passage de cette grande œuvre littéraire qu'est *Les frères Karamazov* ?

Vivre c'est déjà aller vers quelque chose, c'est déjà se diriger vers une direction. Mais l'expression « ma vie n'a pas de sens » révèle quelque chose de plus profond que le simple fait de dire que vivre implique un sens. Qu'est-ce que la personne qui dit : « ma vie n'a pas de sens » veut communiquer ? Elle veut, à mon avis, énon-

cer deux choses : soit que sa vie ne se dirige pas où elle veut ou que le but de sa vie est obscur et indéterminé. « C'est la fin qui en toute chose est le principal² » nous dit Aristote. Ainsi, notre vie prend sens par sa fin, par son but : c'est la finalité qui justifie notre devenir. Alors si cette finalité nous apparaît, à nous, inadéquate à nous réaliser ou si cette fin demeure cachée, il semble évident qu'une personne ne peut pas bien se porter, car le sens de la vie a des conséquences profondes sur la santé des gens. Qu'est-ce que révèle alors le fait de ne pas se diriger vers la fin qui nous correspond ? Premièrement, cela indique une perte de liberté. Effectivement, si un individu ne se dirige plus vers ce qu'il veut et ce qui lui sied le mieux, c'est qu'il n'exerce plus sa liberté puisqu'il devient un outil dans quelque chose qui le dépasse : cela peut être une compagnie, une religion, bref, quelque chose qui réduit son individualité à un moyen pour servir une collectivité. Certes, il y a du bon à entrer dans quelque chose qui nous dépasse, mais cela doit être fait en vue de ses propres goûts et de ses propres inclinations vers certaines choses, et c'est ce qui est souvent oublié. Montaigne parlait d'un vice qui « laisse, comme un ulcère en la chair, une repentance en l'âme qui, toujours s'egratigne et s'ensanglante elle même³ » pour décrire les conditions désastreuses d'une tentative de se plier à des fins qui ne nous correspondent pas. Cela nous fait assurément sentir coupables de n'avoir accompli cette fin. Il faut donc premièrement se connaître et découvrir les possibilités, dans notre réserve infinie, qui nous aideront le mieux à nous réaliser en tant qu'humains de façon à pouvoir bien agir de sa liberté : faire ce que l'on veut implique de savoir de prime abord ce que l'on veut.

Deuxièmement, et cela s'inscrit dans la même direction, il faut découvrir sa fin qui peut être cachée, mais qui est là, toujours, tout de même. Ainsi, de découvrir ce que l'on veut demande de savoir ce que l'on recherche. Le travail de connaissance de soi renvoie donc directement à une nécessité de connaître sa finalité. La fin justifie-t-elle les moyens ? Il le faut, en autant que cette fin corresponde à une bonne fin, c'est-à-dire à une fin qui est l'actualisation d'un individu en tant qu'être humain. Une fin est bonne tant qu'elle sied à quelqu'un et que ce quelqu'un puisse grâce à cette fin, s'élever à son

humanité : « Ce qui fait la grandeur de l'homme, c'est qu'il *porte* son destin comme Atlas portait sur ses épaules la voûte du ciel⁴. »

Alors, comment faire pour découvrir sa fin et, par suite, ce qui nous conviendra pour y parvenir ? C'est ici qu'entre en scène la littérature puisque c'est elle qui nous fera « aimer la vie, plutôt que le sens de la vie. » Qu'est-ce que cela signifie d'aimer la vie avant son sens ? C'est aimer le réservoir infini de possibilités qu'elle contient avant même de choisir quelle possibilité nous représentera le mieux. Car pour faire un choix, il faut avoir des options et c'est la littérature qui nous amènera à les voir. Les livres et surtout les romans, nous ouvrent des portes sur la condition humaine que peut-être, nous n'aurions même jamais pu considérer : les romans sont des explorations infiniment diverses du champ des possibilités humaines, autant bonnes que mauvaises. Kundera disait lui-même que « l'existence n'est pas ce qui s'est passé, l'existence est le champ des possibilités humaines, tout ce que l'homme peut devenir, tout ce dont il est capable. Les romanciers dessinent la *carte de l'existence* en découvrant telle ou telle possibilité humaine [...]. Le romancier n'est ni historien ni prophète : il est explorateur de l'existence⁵ » du fait qu'il peut pousser, le roman demeurant toujours à l'état de la non actualisation concrète, des possibilités jusqu'au bout. Le voyage à travers les livres et les mots est un voyage qui fait aimer la vie, puisqu'il agrandit notre champ de vision des possibilités humaines et du monde. Le roman développe donc l'imagination car c'est par celle-ci qu'apparaissent les diverses possibilités. L'imagination permet de prendre une distance par rapport à soi-même, ce qui a pour effet de favoriser l'opération de connaissance de soi, de sa fin et de ses moyens. L'imagination est une mise en perspective de notre agir par rapport à notre fin. Une personne qui ne peut pas s'imaginer sa fin, c'est-à-dire une personne pour qui sa finalité demeure obscure, est une personne qui manque d'imagination car elle est incapable de faire apparaître, pour elle-même et en elle-même, des possibilités qui pourraient lui correspondre. Ces personnes sont aux prises avec l'immédiat sensible et lui sont soumises, perdant ainsi leur liberté du fait qu'elles n'ont plus à réfléchir. Il est absolument horrible de savoir qu'il nous faut quelque chose que l'on ignore. Ce manque

d'imagination peut être facilement corrigé par une lecture active de romans (bons et moins bons) ce qui permettra une réflexion sur soi-même. Pourquoi ? Car nous réagissons toujours à ce qui est lu et par cette réaction, face à diverses possibilités, nous apprenons nos goûts et nos inclinations individuelles. La connaissance de soi s'aiguise donc au contact de la littérature.

La littérature ne fait-elle qu'ouvrir le champ des possibilités de la vie ou tente-t-elle d'y donner un sens ? La littérature tente souvent d'interpréter ses découvertes, qui sont diverses possibilités de l'agir humain, ce qui, d'ailleurs, marque qu'il y a de la philosophie dans les romans. Mais ces interprétations manquent souvent, à mon avis, de véritable utilité, car elles ne sont que des amorces sans développement, de la matière brute. C'est pourquoi la philosophie doit mettre « sa main » dans les possibilités des romans pour trier et donner un sens aux livres, de façon à nous réaliser par là. Certes, les interprétations naïves des romans ont leur très grande importance, mais peut-être est-il bien d'avoir un point de vue plus distancé par rapport au mensonge de la littérature. La littérature nous ment du fait que ce qu'elle décrit est faux, car ce qu'elle décrit sont des signes qui demandent à être dépassés. Le danger du roman est que l'on s'y perde. Et c'est alors que la philosophie prend toute sa place car elle trie ce qui est bon et ce qui ne l'est pas dans ce champ infini de possibles. Évidemment, la philosophie ne décidera pas pour tous ce qui est bon ou ce qui ne l'est pas, car alors on retomberait dans un univers de *kitsch*, dans un univers où la liberté est réprimée dans une visée égalitariste, voire même nihiliste. Cet univers absolument destructeur a d'ailleurs été très bien décrit par Kundera dans plusieurs de ses romans. Il faut plutôt que chacun fasse pour soi l'activité de choisir ce qui lui sied le mieux en rapport avec sa finalité. Faire de la philosophie est une activité personnelle et nullement objective : la philosophie doit même découvrir ce qui est le plus subjectif en chaque être humain pour qu'il s'accomplisse le mieux. Une chose est universelle dans la philosophie et c'est le fait qu'elle soit présente, implicitement ou explicitement, chez tous. Le philosophe peut dire à quelqu'un de regarder en lui-même pour se connaître, comme le faisait Socrate, mais il ne peut pas lui dire ce qu'il est.

Ainsi, la philosophie a besoin d'une matière pour travailler et éveiller à la finalité qui justifie le devenir humain. Et cette matière lui sera remise, entre autres, par la littérature qui ouvre le champ des possibilités humaines en les sondant imaginativement. La philosophie doit donc s'avouer deuxième par rapport à la littérature et ne pas prétendre pouvoir s'autosuffire : elle interprète les possibilités amenées par les différentes formes d'art, mais ce n'est pas elle qui les invente. Le lien qu'entretiennent la philosophie et la littérature est un lien extrêmement serré qui ne peut être coupé sans que l'une et l'autre en écopent fortement. La philosophie se nourrit de la littérature et la littérature a besoin de la philosophie pour interpréter et mettre en perspective ses découvertes de possibilités. La littérature fera donc aimer la vie pour qu'ensuite la philosophie puisse lui donner son sens : mais aucun sens n'est applicable à une existence dont les possibilités sont fermées de par un manque d'imagination, donc, d'affectivité. C'est pourquoi, à mon avis, il est important de s'alimenter de beaucoup de romans pour devenir un véritable philosophe.

-
1. Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, Paris, Gallimard, Folio, 2001, p. 325.
 2. Aristote, *Poétique*, Paris, Gallimard, Tel, 2000, I, 6, 1450a, p. 88.
 3. Montaigne, *Essais*, III, 2, GF-Flammarion, 1998, p. 22.
 4. Kundera, *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, Paris, Gallimard, Folio, 2001, p. 55.
 5. *Id.*, *L'Art du roman*, Paris, Gallimard, Folio, 2001, p. 57 et 59.